LA JOURNÉE DES DUPES,

FHC.1
2644c.
Case
FRC
14417

PIECE TRAGI-POLITI-COMIQUE;

REPRÉSENTÉE

SUR LE THÉATRE NATIONAL

PAR

LES GRANDS COMÉDIENS DE LA PATRIE.

Beaune

1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LA JOURNÉE DES DUPES,

PIECE TRAGI-POLITI-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

Eh-bien, Pecheillar, tu t'applaudis sans doute de t'être associé à mes projets. Ta réputation, rivale de ma gloire, a déja porté ton nom dans toutes les provinces du royaume. Mais ne nous bornons pas à de vains triomphes; la réputation, comme le ciment qui unit les diverses parties d'un édifice, ne doit être rien pour nous, si elle ne sert à consolider notre fortune.

PECHEILLAR.

Qui peut mieux que moi, Bimeaura, saisir la vérité de ce principe. De tout tems j'ai regardé la

réputation des hommes comme une vapeur légere; qu'un souffle éleve, & qu'un souffle abaisse. Mon intérêt doit être pour toi le garent de ma fidélité & de mon zele. J'ai tout à gagner & n'ai rien à perdre.

BIMEAURA.

C'est là la position qui favorise les grandes entreprises; aussi ai-je mis ma confiance en toi, comme un agent sûr & décidé. Je vais actuellement te découvrir, sans mystere, les nouveaux plans qui doivent assurer nos hautes destinées.

Il est tems, Pecheillar, de te faire distinguer les amis qui nous servent, des rivaux que nous avons à combattre. Trois factions ont renversé le trône, tu les a toutes confondues dans leur marche, il faut te faire connoître leurs vues.

Reken, ivre de bonheur & de gloire, a cru que c'étoit trop peu pour un homme de son caractere d'être le ministre d'un roi puissant. Son étonnante popularité lui a fait concevoir le hardi projet de s'établir médiateur entre le monarque & son peuple, croyant les maîtriser également, l'un par la crainte, & l'autre par l'espérance. Il a préparé la destruction des deux premiers ordres de l'état; j'ai favorisé sa marche, parce qu'elle s'accordoit avec mes plans. Mais Reken n'a pas une ame faite pour les grandes révolutions. Reken a pris le masque de la vertu, ignorant sans doute que si les Saints peuvent attirer le peuple aux pieds des autels, il faut un autre caractere & d'autres moyens pour le conduire à la brêche. Sylla, Catilina, César, Cromwell; voilà les modeles qu'il faut suivre quand

on veut bouleverſer un empire ; auſſi avec un nom ſouillé, mais avec une audace qui ne reſpecte rien, je ſuis plus redoutable que lui. Reken a donc tremblé, quand il vu que ſon pieux bavardage ne maîtriſoit plus ces flots impétueux que j'agite à mon gré. Il a balancé dans ſa marche, je l'ai pris ſur le tems, & l'attaquant avec courage, j'ai affoibli cette grande popularité, j'ai dévoilé ſa foibleſſe, intimidé ſon génie ; mais Reken n'eſt point anéanti ; il convient encore à mes projets qu'il ſe traîne ſans gloire ſur le chemin de la liberté, dans lequel ſon ambition a imprudemment engagé ſes premiers pas.

PECHEILLAR.

Ce n'eſt aſſurément pas là le rival que nous avons à craindre.

BIMEAURA.

Non, ſans doute, ce foible eſprit eſt pour toujours abandonné à la honte & aux remords. Mais comme les événemens ſemblent ſe jouer de la prudence des humains ! l'homme qui, ſans génie, ſans projet, s'eſt jetté dans le tourbillon, uniquement pour avoir l'air de jouer un rôle, eſt celui que les circonſtances veulent en vain élever au-deſſus de moi. Yetafet veut anéantir la monarchie, pour former une aſſociation fœdérative. Il compte obtenir le commandement des milices des provinces confédérées, c'eſt là la récompenſe que lui promet le parti dont il ſert les projets, mais il ſe flatte d'un fol eſpoir. En vain il cherche à couvrir ſon ambition du voile de la popularité ; en vain il affecte de prendre avec ſoumiſſion les ordres de Laibil ; la fauſſe modeſtie eſt un cadre qui fait reſſortir l'or-

gueil; c'eſt inutilement encore qu'il l'entoure de livrées ſomptueuſes, qu'il charge ſon écuſſon des anciennes abeilles des Rois francs, il faut autre choſe qu'un manequin doré pour faire un maire du palais.

Yetafet ſait que je ſuis inſtruit de tous ſes projets ; il ſait que je veux les combattre, mon audacieux génie, l'alarme, &, au milieu de ſa garde faſtueuſe, il tremble.

Tu vois, Pecheillar, que nous avons dû marcher tous de front juſqu'à ce jour, puiſque nos projets ne trouvoient d'obſtacles que ſur le trône. Mais cette journée doit mettre fin à notre union, l'événement qui ſe prépare va décider notre ſort.

PECHEILLAR.

De quelle impatiente curioſité tu remplis mon eſprit.

BIMEAURA.

Tu connois mes principes ; j'ai mis en mouvement les deux grands agens du monde : l'intérêt & la vanité. Déjà ces avocats, dont la horde obſcurcit l'aſſemblée, ſe croyent autant de potentats. Ces enfants perdus que j'ai enlevés à leurs familles, & que mon génie dirige, penſent être des hommes, & ſont flattés de voir divulguer un ſecret qui n'étoit encore connu que du précepteur qui les avoit fouettés la veille. Des courtiſans, idolâtres de l'autorité, jouent toujours le même rôle, ils encenſent leur idole entre les mains du peuple. Le parjure & l'uſure ont décidé la marche d'un pontife ; des *paſteurs* ſubalternes & ignorans, égarés par l'avarice

& l'orgueil, eſpérent partager la puiſſance & la fortune de leurs chefs ; le bourgeois engoncé ſous ſes larges épaulettes ſe croit le rival d'Alexandre ; le peuple ſouffre, je le ſais ; mais l'eſpérance le ſoutient encore, & je ne puis m'empêcher d'admirer avec toi la crédulité de cette tourbe ignorante, à qui il m'a été ſi facile de perſuader que je paſſois ſubitement du genre de vie diſſolue dans laquelle nous avons vécu, pour braver en ſa faveur tous les dangers, me livrer aux plus pénibles travaux, ſans aucun intérêt perſonnel, uniquement guidé par le ſaint amour de l'humanité. Non, peuple inſenſé, Bimeaura ſeroit plus peuple que toi, s'il ne s'élevoit pas à de plus hautes idées !

Je veux être maître, Pecheillar, & n'ai encore rien fait pour le devenir. Les deux premiers ordres de l'état anéantis, l'armée débauchée, les tribunaux ſupprimés, l'honneur français ſouillé par mille atrocités, la diſcorde, à la voix de mes agens, ſecouant par-tout ſes flambeaux ; tout eſt inutile dans le coup qu'il faut frapper aujourd'hui. La préſence du monarque m'offuſque, le grand caractère de la reine m'effraye ; il faut que tous ces fantômes importuns diſparoiſſent.

PECHEILLAR.

Mais je ne te vois aucuns moyens ſuffiſans dont tu puiſſes diſpoſer pour une ſi grande entrepriſe. Où ſont tes ſoldats ?

BIMEAURA.

Mes ſoldats ! j'ai de grands tréſors que je prodi-

gue, & ſonge qu'un ſoldat, qui une fois a vendu ſon honneur, a toujours un marché ouvert avec celui qui peut le payer.

PECHEILLAR.

Mais ne crains-tu pas que ton projet ne ſoit connu, & qu'une main vengereſſe.....

BIMEAURA.

Ne crains rien pour moi, tous mes ennemis ſont parmi les gens délicats & honnêtes, & je diſpoſe du fer & du poiſon des ſcélérats. Mon plan eſt bien combiné, rapporte-t-en à mon génie? Je me ſers de la vanité d'Yetafet qui veut avoir le monarque ſous ſa garde, je l'ai excité par mes émiſſaires; mais tout ſera conſommé par les mains les plus viles. Le roi prendra la fuite, & ſon épouſe.... Mais quel bruit entends-je? C'eſt le peuple qui s'attroupe, il faut lui parler, & je t'inſtruirai après du rôle que tu dois jouer dans cette importante journée.

SCENE II.

BIMEAURA, PECHEILLAR,

une Patrouille de la Garde nationale, du Peuple.

(*Deux Sentinelles placés vis-à-vis l'un de l'autre.*)

(*enſemble.*)

QUI vive!

UNE POISSARDE.

N'aye pas peur, patrouille, c'eſt moi.

LES DEUX SENTINELLES (*enſemble.*)

Paſſez de l'autre côté.

LES POISSARDES.

Eſt-ce que la rue a trois côtés? Vaudroit autant nous dire de nous en aller. (*appercevant Bimeaura.*) Hé! c'eſt notre vigoureux.

Par quel haſard notre gros papa eſt-il hors de chez lui de ſi bon matin.

BIMEAURA.

Mes enfans, je veille toujours pour votre bonheur.

UNE POISSARDE.

Faut convenir, Meſdames, que j'avons là un brave galant; il faut, mon vigoureux, que je te plante deux bons baiſers ſur tes groſſes joues.

UNE POISSARDE.

T'as raiſon, Catherine, il le mérite bien; car il paye mieux qu'un Prince.

BIMEAURA.

Rien ne me plaît, Meſdames, autant que ces témoignages de votre tendreſſe.

UNE POISSARDE.

Il a ma finte lâché le mot; c'eſt que je t'aimons bien. Je ferons toujours tout ce que tu voudras; tu ſais comme j'étions prêtes pour ce chien de *veto*; mais actuellement, mon vigoureux, dis-nous donc qu'euque c'eſt que cette varmine là?

BIMEAURA.

Mais ce seroit peut-être bien long à vous expliquer.

UNE POISSARDE.

Pardienne, mon vigoureux, toi qui as tant d'éloquence, tu nous diras ça en quatre mots. J'entendrons toujours assez bien. Tiens, c'est que jamais je ne savons les choses qu'après que je les avons faites, & je voulons nous exercer pour envoyer nos Députés à l'assemblée nationale.

BIMEAURA.

Eh bien, voici ce que c'est que le *veto*. Il y en a de deux especes; l'un est absolu & l'autre suspensif.

UNE POISSARDE.

Tians, Catherine, vois-tu comme il parle; c'est du biau ça, dame.

BIMEAURA.

Imaginez-vous que vous êtes dans votre maison bien tranquille, la table mise, toute votre famille s'apprête à manger la soupe; il prend fantaisie au roi de dire *veto*, & sur le champ il prend votre soupe, & vous laisse là, emportant votre dîner.

UNE POISSARDE.

Qu'eu chienne de gueule! je ne voulons pas de cet absolu, ça rime à mon cul.

UNE AUTRE POISSARDE.

Mais, mon vigoureux, j'ons donc queuque chose de cette affaire-là; car j'ons le si pensif.

BIMEAURA.

Oui, vous avez le *veto* suspensif, mais c'est comme

si

ſi vous n'aviez rien. Car lorſque le roi aura dit ſon *veto*, vous avez encore plus de deux ans pour manger votre ſoupe.

UNE POISSARDE.

Oh, morbleu, je ne laiſſerai jamais refroidir la mienne.

BIMEAURA.

Vous voyez avec quel zele nous vous ſervons, nous courons bien des dangers, mais nous ne craignons rien, tant que nous ſommes sûrs de vos ſervices. Songez que nous avons des ennemis communs; on vous les fera toujours connoître ſous le nom d'ariſtocrates; il n'en faut épargner aucun. Ainſi obéiſſez aveuglément aux gens qui vous donneront des ordres. Adieu, Pecheillar, ſuis-moi.

TOUTES LES POISSARDES, *enſemble.*

Je brûlerons notre derniere juppe plutôt que de l'abandonner.

UNE POISSARDE.

De quelle diable de chicane il nous a debarraſſé-là. C'étoient les riſtocrates qui vouloient ce *veto* pour manger notre pain, ah! les chiens.

UN HOMME DE LA TROUPE.

Je vais mettre quatre charges dans mon fuſil, & le premier ariſtocrate que je rencontrerai, payera pour le *veto*.

UNE POISSARDE.

Meſdames, allons joindre nos camarades qui nous attendent, car il y a quelque choſe de grand à faire aujourd'hui.

Le peuple sort, excepté quelques traîneurs qui voient arriver M. de la Peyrouse & O Paria, ils les observent.

SCENE III.

LA PEYROUSE, O PARIA, *Quelques gens du Peuple.*

LA PEYROUSE.

Mon cher O Paria, tu as trop pleuré ta patrie pour être étonné des transports qui agitent mon cœur en voyant mon pays. Le spectacle que t'ont présenté des marins fatigués d'une longue navigation a suffi pour t'inspirer le desir de connoître la France ; mais quels tableaux sublimes & ravissans vont s'offrir ici à ton esprit observateur, vont pénétrer ton cœur sensible. Un territoire immense, une population nombreuse, gouvernés par des ressorts invisibles qui entretiennent par-tout l'harmonie, la confiance & le bonheur. Tes yeux vont être éblouis de l'éclat du trône. Tu vas voir le plus grand monarque de l'univers tempérant sa puissance & sa force par sa modération & ses vertus pacifiques; près de lui une reine brillante de gloire & de beauté, adoucissant par une affabilité touchante cet air de majesté qu'elle tient de la nature & de son grand caractere.

UN HOMME DU PEUPLE (*bas a la troupe.*)

Quel langage ! c'est bien là un aristocrate. Cour-

cons vîte chercher du monde pour l'arrêter.

(*Ils sortent.*)

LA PEYROUSE.

Tu vas sur-tout admirer l'urbanité & la douceur de ce peuple aimable, son idolâtrie pour son roi, cet esprit piquant & ingénieux qui fait de la capitale le temple des arts, des spectacles enchanteurs, une police plus étonnante encore, les plaisirs & la sûreté attirant de toutes parts des voyageurs curieux, qui viennent ici répandre à grands flots les richesses des nations étrangeres; tu seras touché sur-tout de l'accueil flatteur dont ce peuple généreux va récompenser mes travaux & mes dangers; tu vas voir jusqu'à quel point les François sont dignes....

SCENE IV.

LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, M. GARDE-RUE, *soldats.*

LE PEUPLE (*revient en criant*):

A bas la cocarde blanche!

LA PEYROUSE.

Que signifie ce langage?

LE PEUPLE.

A bas la cocarde blanche!

LA PEYROUSE.

Ignorez-vous donc qu'un soldat François n'abandonne jamais ses couleurs.

LE PEUPLE.

Un soldat! Il n'y a plus de soldats en France, il n'y a que des citoyens.

LA PEYROUSE.

Retirez-vous, canaille! ou je vous ferai bientôt sentir qu'on n'insulte pas impunément devant moi l'armée Françoise.

LE PEUPLE.

C'est ainsi que tu oses parler à la nation! (*Ils se jettent sur lui, lui arrachent sa cocarde, & lui volent ses boucles, sa montre, & tout ce qu'O Paria possede*).

A bas la cocarde!.... Il faut que tu fasse un don patriotique.

(*La patrouille arrivée*).

M. GARDE-RUE.

Paix là! paix là! Messieurs les citoyens; de grace point de bruit!..... Au nom de dieu, au nom de la loi! permettez que j'approche. (*Il sépare le peuple*).

LA PEYROUSE à M. GARDE-RUE.

Ah! Monsieur, vous arrivez bien à propos pour me tirer des mains de ces brigands.

M. GARDE-RUE.

Modérez-vous, Monsieur, dans vos expressions; ces brigands sont des hommes.

LE PEUPLE.

C'est un aristocrate! à la lanterne!

LA PEYROUSE.

J'imagine, Monſieur, que vous ne venez pas ici pour appuyer ces gens-là dans leur criminelle entrepriſe.

M. GARDE-RUE.

Monſieur, les droits de l'homme ſont en vigueur, & je n'ai que la voie de la repréſentation, juſqu'à ce que la loi martiale ſoit publiée. Mais ces Meſſieurs ſont des citoyens, qui aiment autant la juſtice que la liberté.

LE PEUPLE.

C'eſt un ariſtocrate ! à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Patience, Meſſieurs ! je ne viens pas ici pour m'oppoſer à la volonté ſouveraine de la nation ; mais vous ne refuſerez pas ſans doute d'entendre cet homme, qui n'a pas trop ſon eſprit à lui.

(*A la Peyrouſe.*)

Qui êtes-vous, Monſieur ?

LA PEYROUSE.

Moi, Monſieur, je ſuis un voyageur.

M. GARDE-RUE.

Vous avez donc un paſſeport de votre diſtrict ? veuillez bien me le communiquer.

LA PEYROUS.

Un paſſeport de mon diſtrict ? que voulez-vous dire, Monſieur ?

M. GARDE-RUE.

Vous ſavez bien, Monſieur, que depuis que nous

ſommes libres, on ne voyage pas ſans permiſſion de ſa paroiſſe.

LA PEYROUSE.

Depuis que nous ſommes libres !.... Un paſſeport de mon diſtrict.... Je ne vous comprends pas, Monſieur.

M. GARDE-RUE.

Mais au moins avez-vous ſur vous la permiſſion du diſtrict pour porter un ſabre.

LA PEYROUSE.

Eſt-ce qu'un Gentilhomme a beſoin d'une permiſſion pour porter ſes armes.

LE PEUPLE.

Un gentilhomme !.... c'eſt un ariſtocrate !.... à la lanterne.

M. GARDE-RUE.

Prenez-garde à ce que vous dites, Monſieur. Vos réponſes ne ſont nullement ſatisfaiſantes. Vous voyez qu'elles ne plaiſent pas à la nation, elle finiroit par vous pendre; il faut me ſuivre à l'hôtel-de-ville. (*aux ſoldats*) Meſſieurs les ſoldats ! attention, je vous prie, au commandement !.... Faites-moi l'honneur d'envelopper cet homme !

UN GRENADIER.

Mais, M. Garde-rue, ce n'eſt pas comme cela qu'on commande. Je vais vous faire voir ce que c'eſt... attention !... à droite & à gauche, ouvrez les rangs !... marche !... alte !... voilà votre homme enveloppé.

M. GARDE-RUE.

Ah ! Monſieur le grenadier, que je vous ai d'obligation ; vous m'avez tiré là d'un grand embarras.

LA PEYROUSE.

Comment, Monſieur, vous m'emmenez comme un criminel, & ces brigands qui m'ont maltraité & dépouillé reſtent libres.

M. GARDE-RUE.

Monſieur, je ne ſais qu'y faire. Je vois que vous ne connoiſſez pas encore bien la liberté. Vous êtes venu dans un mauvais moment, & vous voilà juſtement entre les droits de l'homme & la loi martiale.

LA PEYROUSE.

Expliquez-moi ces énigmes.

M. GARDE-RUE, (*avec un ſourire de mépris.*)

Je vois bien, Monſieur, que vous n'avez lu aucun des décrets de l'aſſemblée. Voici ce dont il s'agit. Nous avons obtenu les droits de l'homme ; dès ce moment tout ce que vous appellez dans votre langage ariſtocratique, brigands, canaille, regne & fait tout ce qui lui plaît ; quand cela devient trop fort, on publie la loi martiale : c'eſt une fineſſe des ariſtocrates, parce qu'alors ont tue tout le monde, ce qui établit l'équilibre, & fait une compenſation. C'eſt par cette ſublime combinaiſon qu'on a trouvé moyen de rendre libre & tranquille, tour-à-tour, les citoyens & les ariſtocrates.

LA PEYROUSE.

Je rêve, ſans doute.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez.

LA PEYROUSE.

Que voulez-vous que je crie ?

M. GARDE-RUE.

Ce que la nation vous commande.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez, ou je ne réponds pas de vos jours.

LA PEYROUSE (*en sortant.*)

Vive la lanterne ! vive la lanterne !

(*Ils sortent.*)

O Paria reste.

SCENE V.

O PARIA, *seul.*

IL y a si long-tems que le capitaine est sorti de France qu'il n'en sait plus trouver le chemin ; il s'en croyoit plus près qu'il ne l'est. Il savoit mieux le chemin de nos Isles que celui de son pays... Mais qu'est-ce que c'est que nation, pour qui ces gens-là m'ont dépouillé,

pouillé. C'eſt ſans doute quelque tyran qui pille les voyageurs. Pour moi je regrette bien peu mes boucles, je marcherai auſſi bien pieds nuds. Je vais ſuivre le capitaine, car ſans lui je ne trouverai jamais le chemin de cette belle France.

(*Il ſort.*)

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

YETAFET, [*ſeul.*]

QUELS mouvemens ont-ils donc fait naître dans mon cœur?..... Sans doute, ils ont raiſon..... Mon rôle eſt ſecondaire, il manque quelque choſe à ma gloire..... Un autre étale ſa puiſſance ſous les yeux de ſon ancien maître, il protége la cour, il aſſure la tranquillité de l'aſſemblée.... Et moi je régne ſur des bourgeois, qui, à chaque inſtant, me diſputent l'empire; tout ce qu'il y a de grand fuit l'enceinte des murs où je commande. Que m'importe de déployer toute la pompe de l'autorité devant un peuple ſéduit & ignorant; il me faut d'autres regards, & la gloire ſans témoins eſt un palais ſans lumieres..... Oui!... Plus je réfléchis à cette grande entrepriſe, moins je vois de difficultés à l'exécuter..... Tout tremble au bruit de mes tambours..... Les ſoldats françois déſertent aujourd'hui leurs drapeaux

dès qu'il s'agit de les défendre....Le prince trouvera peut-être quelqu'appui dans la fidélité de ses gardes? Mais leur petit nombre trahira leur courage & leur zele..... Allons le parti en est pris... S'il faut un roi à la France je veux en être maître, s'il doit perdre l'empire, je veux pouvoir m'en faire un mérite.

SCENE II.

YETAFET, LAIBIL.

LAIBIL.

QUEL parti prenez-vous? le tems presse, déjà le peuple s'assemble.

YETAFET.

Je veux, mon cher Laibil, assurer votre autorité & ma gloire; je marcherai à la tête des troupes.

LAIBIL.

Ah! c'est nous assurer la victoire.

YETAFET.

Mais, écoutez, Laibil, il faut ici allier la prudence au courage. Il ne faut pas nous laisser soupçonner d'ambition ou d'intrigue. Quand on a longtemps porté le masque, il ne laisse voir en tombant que des traits défigurés & ternis. Autant notre modestie nous a été utile, autant elle nous rendroit odieux si nous nous laissions pénétrer. Il convient donc que nous ayons l'air de ne prendre au-

cune part à cet événement; qu'une longue réſiſtance conſtate notre répugnance, & que la violence à laquelle nous aurons l'air de nous ſoumettre, ſoit d'avance la preuve de notre innocence; vous connoiſſez ma marche de ce jour; elle ne variera pas... Vous reſtez ici; rempliſſez à l'ordinaire vos fonctions, & lorſqu'il en ſera temps, vous me ferez avertir.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LAIBIL, *ſeul*,

QUEL manége!... Voilà donc les profondeurs de la politique! Grand Dieu! tu lis dans le fond des cœurs, tu ſais que nous ne ſommes pas tous également coupables!

SCENE IV.

LAIBIL, LA PEYROUSE, OPARIA, LE PEUPLE, LA GARDE.

Le peuple (*lance avec violence ſur la ſcene la Peyrouſe ſanglant & en déſordre.*

VOILA un ariſtocrate;... un traître.. faut le pendre & le juger!

LAIBIL.

Ah ! voilà sans doute quelque victime qu'il faut que j'arrache à leur fureur.

LA PEYROUSE (*reconnoissant Laibil*).

Mais c'est lui... Quel costume nouveau !... Oui, c'est Laibil !.... Ah ! mon cher Laibil, quel bonheur pour moi que de rencontrer un honnête homme. Instruisez-moi, de grace qu'est-ce que... tout m'étonne & me bouleverse.... (*Il veut embrasser Laibil.*

LAIBIL (*le repousse avec dignité.*)

Respectez ma mairie.... Songez que vous parlez à votre chef & votre juge.

LE PEUPLE.

Ah ! ah ! vois-tu comme il refuse ce baiser de Juda ! Ces aristocrates sont les amis de tout le monde, quand ils ont peur. A la lanterne d'abord !

LA PEYROUSE.

Tout le monde est fol !... (*Il crie de toute sa force*) Laibil, Laibil ! réveillez-vous ! reconnoissez-moi ! reconnoissez-vous !

LAIBIL.

Citoyen, je vous reconnois fort bien, & vais procéder à votre interrogatoire.

LE PEUPLE.

Point tant de cérémonie, monsieur le juge, c'est un aristocrate ; j'allons le mettre à la lanterne, & vous ferez vot métier après, vous aurez du temps de reste pour ça.

LAIBIL.

Au nom de la loi, Meſſieurs, permettez que je l'interroge.

LE PEUPLE.

C'eſt inutile, la nation l'a condamné. Qu'eu que c'eſt que la liberté ſi je ne pouvons faire tout ce que je voulons.

LAIBIL.

Je ſais tout le reſpect que je dois à la voix du peuple, mais ſi ſon interrogatoire nous fait connoître les chefs de la conſpiration, ſi au lieu d'un coupable vous en avez trente à punir.

LE PEUPLE.

Ma finte, il a raiſon! c'eſt un brave magiſtrat que ça! Interrogez donc, monſieur, mais de maniere à lui faire tout dire, & lui tirer les vers du nez. J'allons tout écouter, car la juſtice eſt publique: ça va bien mieux da! depuis que je nous en mêlons.

LAIBIL.

Homme, quel eſt votre nom?

LA PEYROUSE.

Le comte de la Peyrouſe.

LE PEUPLE.

Je l'avons bian déniché, c'eſt un comte! à la lanterne!

LAIBIL.

Quel eſt votre état?

LA PEYROUSE.

Je suis militaire.

LAIBIL.

Avez-vous prêté le ferment?

LA PEYROUSE.

Oui! J'ai juré d'être toujours fidele au Roi.

LE PEUPLE.

Voyez-vous! le chien d'aristocrate! à la lanterne!

LAIBIL, (*par forme de conversation.*)

Avez-vous trouvé le fameux passage?

LA PEYROUSE.

Oui! & si mes vaisseaux avoient été en meilleur état, je serois arrivé par-là.

LE PEUPLE.

L'avez-vous bien entendu, monsieur le juge, il a découvert le fameux passage de Mont-martre, & il auroit conduit ses vaisseaux pour foudroyer Paris! Ah, le chien de traître! vous verrez que c'est qu'eu qu'égoût que je ne connoissons pas! Ces aristocrates profitant de tout, ne pouvant avoir la ville d'assaut, ils veulent la prendre à l'abordage.

LAIBIL (*avec gravité*).

Etes-vous depuis long-temps à Paris?

LA PEYROUSE.

Ce peuple le sait aussi-bien que moi. J'arrive.

LE PEUPLE.

Oh! je faisons bonne police, je l'avons arrêté

à temps ! le traître, il alloit peut-être ouvrir la porte de l'égoût à ſes vaiſſeaux.

LAIBIL (*toujours en accuſant*).

Avez-vous fait des cartes ?

LA PEYROUSE.

Oui, j'en ai beaucoup ! mais ce n'eſt pas le moment de les montrer.

LE PEUPLE.

Faudra bien qu'il les montre. J'allons le fouiller. Voyez queu chien ! C'eſt lui qui a fait les cartes pour le fauboug ſaint-Antoine. Queu capture j'avons fait là. C'eſt peut-être le comte d'Artois... Faudra lui demander ça bien finement.

LAIBIL (*à part*).

Je ſuis combattu par les devoirs de ma place, & mon amour pour les ſciences... Mes queſtions indiſcretes le conduiſent au bord du précipice... Il faut l'éloigner. (*La Peyrouſe ſort*).

(*Au Peuple*).

Vous voyez comme il ſe compromet par ſes réponſes) il faut le laiſſer libre, & ſa conduite nous en découvrira bien davantage.

LE PEUPLE.

Oui, c'eſt bien fait. Je le reprendrons toujours, & ſi cela en fait pendre trente, comme vous nous le promettez, ça ne fera que reculer pour mieux ſauter.

LAIBIL.

Qu'on le faſſe rentrer (*La Peyrouſe rentre*).

Citoyen, vous êtes libre. Je vais vous donner quatre fuſilliers pour vous conduire.

LA PEYROUSE.

Je vous prie, Monſeigneur de Laibil, de me permettre de vous confier un billet que je vais écrire, il concerne mes plus chers intérêts.

(*Il écrit ſon billet, & le donne à Laibil*).

Je ne puis trop vous remercier de la juſtice que vous m'avez rendue.

(*Il ſort*).

SCENE V.

LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

VOILA une juſtice faite ; mais j'en avons une autre encore qui preſſe.

LAIBIL.

De quoi s'agit-il, mes chers concitoyens ?

LE PEUPLE.

Je voulons aller couper la tête à ces chiens de gardes-du-corps qui font des gueletons pendant que je mourrons de faim.

LAIBIL

LAIBIL (*à-part.*)

Bon.... (*au peuple.*) Mais, êtes-vous bien instruits de cette prétendue offense.

LE PEUPLE.

Oh, que oui. Je l'avons lu dans un petit imprimé. Ils ont fait un grand cabaret; il ont mangé plus de quinze cent livres de pain, & bu à l'avenant; & puis ils ont dit au roi & à la reine qu'ils l'aimions bien; je n'aimons pas ces façons-là.

LAIBIL (*à un confident*)

Sont-ils nombreux?

LE CONFIDENT.

Oui.

LAIBIL.

Faites avertir le général.

LE CONFIDENT.

Tout est prêt. Il avoit donné ses ordres; il va arriver dans l'instant.

SCENE VI.

YETAFET, LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Ah! v'là le révolutionneux!

YETAFET.

Qui a-t-il pour votre service, mes amis?

LE PEUPLE.

Faut que tu nous conduises à Versailles.

YETAFET.

Je ſuis fait pour obéir à toutes vos volontés & mourir à votre ſervice ; mais permettez que je vous repréſente.....

LE PEUPLE.

Il n'y a pas de repréſentation qui tienne, faut marcher.

YETAFET.

Mais ſongez combien de malheurs vont être la ſuite de cette démarche.

LE PEUPLE.

Je n'avons pas beſoin de biaux diſcours. Je t'avons fait not' commandant pour que tu nous obéiſſes : ainſi marche, ou à la lanterne !

YETAFET (*à Laibil.*)

Vous l'ordonnez, Monſieur.

LAIBIL.

C'eſt la volonté du peuple.

YETAFET.

Allons mes amis, je vais mourir à votre tête.

(*Tous ſortent.*)

ACTE III.

SENE PREMIERE.

LA PEYROUSE (*entre dans la ſalle d'un hôtel au palais-royal.*)

FAUT-IL jamais un homme plus malheureux ! aſſailli, perſécuté au milieu de ma patrie, ne reconnoiſſant ni ſes loix, ni ſes troupes, ni ſes juges, je ne trouve aucun appui ; je ne puis même rencontrer un ami qui m'explique ce que mon eſprit ne peut concevoir.... Mais enfin je goûterai peut-être un peu de calme dans cette maiſon, & j'y prendrai les inſtructions que je ne ſens que trop m'être néceſſaires.... Hola, quelqu'un !

SCENE II.

LA PEYROUSE LA MAITRESSE DE L'HOTEL.

LA PEYROUSE.

AH ! Madame, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez pris la peine de venir vous-même.

LA MAITRESSE.

Monſieur, je ne fais que mon devoir.

LA PEYROUSE (*à-part*)

Enfin je vais trouver un être raisonnable. Madame ; je viens m'établir chez vous.

LA MAITRESSE.

Monsieur, vous ne pouvez mieux faire vous saurez toujours les nouvelles le premier ; car tous ces Messieurs de l'assemblée se réunissent ici. Qu'est-ce que Monsieur desire pour son dîner ?

LA PEYROUSE.

Ce que vous voudrez, Madame, un poulet & des cotelettes de mouton.

LA MAITRESSE.

Il est indifférent pour Monsieur que ce poulet soit un perdreau, & les cotelettes du chevreuil.

LA PEYROUSE.

Je préfere le mouton & la volaille.

LA MAITESSE.

Il n'y en a pas dans la maison. Depuis la révolution on ne mange que du gibier en France. Monsieur est il bien pressé de dîner ?

LA PEYROUSE.

Pressé, Madame, je n'ai rien pris de la journée & je suis horriblement fatigué.

LA MAITRESSE.

Il faudra que Monsieur ait la bonté d'attendre un moment, parce que le cuisinier fait un service.

LA PEYROUSE.

Que je ne vous dérange pas ; je n'ai pas besoin

de beaucoup d'apprêts, & puiſque le cuiſinier fait un ſervice, il peut me faire réchauffer quelques plats ſans que cela le dérange.

LA MAITRESSE.

Monſieur ne me comprend pas bien; c'eſt ſon ſervice militaire qu'il fait en ce moment; il eſt au corps-de-garde.

LA PEYROUSE (*avec ſurpriſe.*)

Son ſervice militaire !

LA MAITRESSE.

Oui, Monſieur, il eſt major, & ſans mon compere qui eſt colonel, il l'eût été, car c'eſt un bel homme. Meſſieurs les gardes-françaiſes ont rechigné un moment, mais les bourgeois les ont mis à la raiſon. Notre tour de commander eſt enfin venu.

LA PEYROUSE.

Me voilà retombé dans les mêmes énigmes !... Madame, pendant que nous cauſerons ici, ayez la bonté de me faire donner un morceau de pain.

LA MAITRESSE.

Volontiers, Monſieur, je vais donner des ordres, & ſi nous pouvons avoir ſeulement deux fuſiliers, vous en aurez dans moins de deux heures.

LA PEYROUSE.

Deux heures! deux fuſiliers !

LA MAITRESSE.

Oui, Monſieur. Oh, que cela ne vous inquiete pas, nous ne manquerons pas de fuſiliers, depuis que nous ſommes libres, tout le monde eſt ſoldat.

LA PEYROUSE.

Mais, Madame, ce mot de liberté retentit sans cesse à mes oreilles; dites-moi un peu ce que l'on entend par-là en France ?

LA MAITRESSE.

Monsieur ne sçait pas ça encore ? Oh, c'est bien plus beau qu'autrefois ! actuellement, Monsieur, tout le monde a le droit de faire des motions : vous n'avez qu'a mettre la tête à la fenêtre, vous en entendrez dans le jardin. Et puis quand on a acheté une livre de pain, on est bien sûr de la manger, parce qu'on la fait escorter par un grenadier. Nous n'allons plus nous promener le dimanche qu'entre deux sentinelles. Cela a bon air, Monsieur, on voit tout de suite que tout le monde est libre.

LA PEYROUSE.

Voilà certainement de grands caracteres de liberté. Mais est-on plus heureux ?

LA MAITRESSE.

Oh, non, Monsieur. Tout le monde souffre. Les marchands sont ruinés, les ouvriers sont sans travail, les domestiques sans place : & vous ne trouverez pas un écu dans Paris.

LA PEYROUSE.

Tout ceci est désastreux. Je vois que les grands seuls profitent de cette liberté aux dépens du peuple.

LA MAITRESSE.

Oh, que non, Monsieur. Les grands sont plus malheureux que nous encore. Ils sont tous chassés du

Royaume, on brûle leurs châteaux, ont coupe leurs bois, & perſonne ne veut les payer.

LA PEYROUSE.

Mais qui profite donc de ce changement?

LA MAITRESSE.

On dit que c'eſt l'homme.

LA PEYROUSE.

Mais quel homme.

LA MAITRESSE.

Ma foi, ce n'eſt pas nous toujours. Si nous avions ſeulement du pain!

LA PEYROUSE.

Quoi, Madame, eſt-ce que la famine eſt en France? Eſt-ce qu'il n'y a pas eu de récolte cette année.

LA MAITRESSE.

Oh, Monſieur, la plus belle qu'on ait jamais vue. Mais cela n'empêche pas que le pain ne ſoit la choſe du monde la plus rare. Je vous jure que nous avons à Paris plus de poudre à canon que de farine.

LA PEYROUSE.

Mais quelle peut être la cauſe de cette diſette?

LA MAITRESSE.

Vous le ſavez bien, Monſieur.

LA PYEROUSE.

Je vous jure que tout eſt un myſtere pour moi.

LA MAITRESSE.

Mais, Monſieur, ſait bien que ce ſont les ariſtocrates.

LA PEYROUSE.

Je vous jure que je ne vous comprend pas.

LA MAITRESSE.

Tout le monde ſait que les ariſtocrates empêchent les boulangers de cuire, les moulins de tourner, ils ne laiſſent pas même couler les rivieres.

LA PEYROUSE.

Mais qu'entendez-vous par ces ariſtocrates.

LA MAITRESSE.

Ce que j'entends ? Ces monſtres qu'il faut égorger..... ces hommes.... tenez, je vais vous chercher les petits imprimés, ils ne parlent que de cela. (*Elle veut ſortir & rentre effrayée*) entendez la nation... ; écoutez....

LE PEUPLE (*dans le jardin.*)

A la lanterne ! L'accapareur de bled ! L'ariſtocrate !

LA MAITRESSE.

Vous allez ſavoir, Monſieur, ce que c'eſt qu'un ariſtocrate, mais il faut vous dépêcher, car ſon affaire ſera bientôt faite.... mettons nous à la fenêtre.... Oh, ciel ! ils ſont à ma porte ! c'eſt peut-être mon mari qu'ils cherchent ! .... Ah : Je ſuis perdue ! .... ſi la nation entre ici, je ſuis ruinée.

SCENE III.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

A LA lanterne ! il eſt ici ! (*à la maîtreſſe*) vous avez ici un accapareur.... un ariſtocrate.... il faut le pendre.

LA MAITRESSE (*à genoux & pleurant*).

Graces, Meſſieurs, graces pour lui ! Je vous jure qu'il n'a de pain que ce qu'il en faut pour noſſeigneurs les députés !

LE PEUPLE (*appercevant la Peyrouse*).

Le voici ! le voici ! à la lanterne !

LA MAITRESSE.

Ciel ! ce n'eſt donc pas mon mari qu'ils cherchent !

LA PEYROUSE (*ſe débattant*).

Mais que me voulez-vous ?

LA MAITRESSE.

Meſſieurs les Citoyens ; je vous aſſure que c'eſt un pauvre garçon qui ne ſe doute de rien. Il eſt ſi loin d'être un accapareur qu'il n'a pas mangé un morceau de pain de toute la journée.

UN HOMME DU PEUPLE.
[*tenant un billet*].

Il ne se doute de rien ! le pauvre garçon !... Tenez, lisez ce billet.

[*Il lit*].

« Je prie le premier commis de la marine de vouloir bien veiller à des grains que j'ai sur mon vaisseau, & qui sont pour moi de la plus grande importance ».

LA PEYROUSE.

Je vous proteste, Messieurs, que ce sont quelques sacs de grains que j'apporte de mes voyages, pour faire des expériences.

LE PEUPLE.

Des expériences !... Oui, à nos dépens !... Tu vas faire une expérience que tu ne répéteras pas deux fois..... Allons à la lanterne ! (*Ils l'entraînent*).

UN DE LA TROUPE.

Attends, je vais faire son affaire ; j'ai quatre charges dans mon fusil, (*Il vise La Peyrouse, le manque & tombe à la renverse*).

GUILLAUME.

Son fusil a tiré à rebour, je crois qu'il s'est tué. (*Il veut ramasser le fusil*).

LE PREMIER HOMME
(*qui a tiré*).

Ciel ! Guillaume, prends garde à ce que tu vas faire ! il y a encore quatre coups à tirer.

GUILLAUME.

Ah bin, puiſqu'ils ſont ſi long-tems à partir, je n'avons pas le tems de les attendre ; j'allons le mettre à la lanterne.

SCENE IV.

LA MAITRESSE.

LE malheureux garçon ! il a l'air ſi doux, ſi honnête ! je gagerois qu'il n'eſt point coupable Mon dieu ! encore ſi nous n'étions pas libres, on auroit pu le juger.... Apparemment que cela doit être comme cela pour la liberté, il faut d'abord chaſſer les parlemens & la juſtice.... (*Elle regarde à la fenêtre*). Ciel ! le voilà pendu ! Cela ſuffoque !.. Ah ! la corde caſſe.... Je n'y puis tenir.. je me trouve mal.... j'expire..... (*Elle tombe*).

SCENE V.

BIMEAURA, LA MAITRESSE.

BIMAURA

(*Appercevant la Maîtreſſe*).

MADAME du Club ? qu'avez-vous ?.... Elle ſe trouve mal.... (*Il la ſecoue*) ma dame du Club madame du Club.

LA MAITRESSE (*revenant à elle*).

Où suis-je ! ciel !...Est-il mort ? le malheureux !

BIMEAURA.

Qui donc ?

LA MAITRESSE.

Hélas ! ce jeune homme qu'ils ont enlevé de chez moi ?

BIMEAURA.

Non, soyez tranquille ! C'étoit une erreur.... J'ai commandé au peuple de se retirer.

LA MAITRESSE.

Tant mieux ! Monsieur ! c'est une bonne œuvre que vous avez faite....

BIMEAURA (*à part*).

Ce sont d'autres victimes qu'il me faut.

LA MAITRESSE.

Par cet acte d'humanité, je vois bien que vous n'êtes pas de l'avis de ces brigands. Il faudroit les faire pendre avec tous ceux qui les payent & les conduisent.... Nous aurons cette consolation là, n'en doutez pas. Ah ! Monsieur, que la liberté me fait peur ; j'ai bien de la peine à m'y accoutumer.

BIMEAURA.

Cela viendra, madame du Club ! cela viendra, En attendant, allez vous mettre dans votre lit.

LA MAITRESSE.

Oh ! je le crois ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de goûter la liberté dans sa chambre bien fermée.

(*Elle sort*).

SCENE VI.

BIMEAURA [*seul*].

Quel affreux ſupplice me livrent l'incertitude & l'attente!... Non, jamais il ne réſiſtera à cette épreuve!... Elle ne peut enfin échapper à ma fureur!... Quelle vaſte carriere va s'ouvrir devant moi. Reken fuira dans ſes montagnes, Laibil rentrera dans le néant d'où il eſt ſorti; Yetafet!... Yetafet ne vivra plus.... Yetafet périra.

SCENE VII.

BIMEAURA, MONTMICY, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA, (*entrent ſucceſſivement*).

MONTMICY.

Ah! cher Bimeaura, que cette rencontre eſt heureuſe pour moi. Depuis un mois je cherchois à avoir avec vous un entretien ſecret.

BIMEAURA.

Que ne parliez-vous, mon enfant, vous connoiſſez mes diſpoſitions pour vous.

MONTMICY.

Je ſais tout ce que je vous dois; mais, depuis

long-tems vous ne m'avez rien fait faire, & si vous m'abandonniez à moi-même, je ferois bientôt oublié du public.

BIMEAURA.

Vous ne vous plaindrez pas de ma négligence ; quand vous lirez cette motion que j'ai preparée pour vous ; elle vous fera le plus grand honneur ; il s'agit d'anéantir tous les titres, de supprimer tous les cordons ; soyez sûr que c'est du bon.

MONTMICY.

Je reconnois-là vos bontés paternelles.

BIMEAURA.

Allez la lire dans un coin ; j'apperçois Catepane qui vient à nous.... Eh bien, Catepane, vous êtes donc bien affligé des réflexions qu'on a faites sur ces arrêts de surséance.

CATEPANE.

Oh, cela ne me fait d'autre peine que le tort que cela fait à mon crédit ; c'étoit des choses inutiles à dire ; mais Messieurs les journalistes ne se gênent sur rien ; ils pourroient cependant se contenter de l'abandon que nous leur avons fait des aristocrates, & ménager les citoyens honnêtes.

BIMEAURA.

Que me donneras-tu si je te tire de cet embarras.

CATEPANE.

Ma foi, dix pour cent dans mon premier emprunt ; mais que ferez-vous Bimeaura ?

BIMEAURA.

Tiens, vas méditer ce mémoire sur les écono-

mies à faire dans la maiſon du roi & celle de la reine ; tu en tireras parti pour tes affaires ; il y aura des arrangemens à prendre avec les gens à garder & ceux à renvoyer.... Tu m'entends !

CATEPANE.

Si je vous entends ! Je vous avois deviné avant que vous euſſiez achevé de parler.

ALMENANDRE.

Bon jour, Bimeaura.

BIMEAURA.

Ah ! je ne m'attendois pas à cette ſurpriſe.

(*Catepane ſe retire à l'écart pour lire.*)

ALMENANDRE.

Je ne croyois pas que ma préſence vous fit cet effet. J'ai un aſſez grand intérêt pour me préſenter ſouvent devant vous. Je compte toujours, comme vous ſavez, que vous me porterez au miniſtere de la marine ; mais je ne vois point réaliſer cette eſpérance.

BIMEAURA.

Patience, Almenandre ; c'eſt déjà beaucoup pour un homme de votre âge d'avoir cru parvenir à ce poſte éminent. Mais voici votre frere Mola qui a plus que vous beſoin d'être conſolé. (*à Mola*) D'où te viens, mon cher Mola, cette ſombre triſteſſe ?

MOLA.

Ah ! d'où elle me vient ! avec le plus grand deſir de faire, rien ne me réuſſit. Quand je fais le Cicéron on me hue ; quand je deviens Céſar on me berne ; il n'y a pas là de quoi ſe réjouir.

BIMEAURA.

Console-toi, Mola, je te promets de te faire parler tous les jours à l'assemblée pendant un quart d'heure, sans te compromettre. Tu liras le procès-verbal, car je te ferai secrétaire de l'assemblée, en attendant que ton frere puisse être secrétaire d'état. Adieu, mes enfans, je vous laisse ensemble ; de plus grands objets m'attirent ailleurs.

SCENE VIII.

MONTMICY, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA,

MONTMICY [*finissant la lecture.*]

C'est parfaitement constitutionnel.

CATEPANE (*de même.*)

Je suis très-content, ça rendra.

MONTMICY.

Messieurs, avez-vous lu dans l'ami du peuple tout ce qu'on a dit de moi.

MOLA.

Je sais que tu as pour toi l'*ami du peuple ;* moi je n'existe que dans le *journal de Paris*, & cette existence vaut bien la tienne. Ce journal a eu depuis deux mois une grande vogue ; il avoit d'abord adopté une plate gravité ; il avoit de la prétention

à

à l'impartialité, & on ne le voyoit que dans les maisons des aristocrates, qui appelloient cette maniere un excellent ton.

MONTMICY.

Ah! parbleu, c'est bien trouvé; c'est du bon ton qu'il faut avec la liberté.

MOLA.

Ce sont de ces vieux radots qu'il faut leur passer; mais, ma foi, depuis quelque temps ce journal est devenu bien bon; il est plein de cette sainte fureur de l'égalité; il fourmille de ces raisonnemens terribles qui renversent tout; aussi il n'y a pas un cabaret où on ne le lise; on le préfere déjà au patriote; il a cela de charmant pour nous, c'est qu'il ne rend pas compte de nos séances, tout est du crû de l'auteur; il développe ses principes & ses opinions avec bien plus d'aisance qu'il ne pourroit faire dans cette diable d'assemblée, qui n'est pas endurante.

ALMENANDRE.

Et c'est en cela qu'il est plus utile. J'avoue que c'est lui qui a décidé mon opinion sur les biens du clergé, parce beau raisonnement qu'il a mis dans son journal, raisonnement que je regarde comme une des plus grandes découvertes de ce siecle.

MONTMICY.

Qu'est-ce donc? Je ne me le rappelle pas.

ALMENANDRE.

Lorsqu'il a dit: si le clergé est propriétaire de ses biens, les officiers de la marine se croiront aussi pro-

priétaires des vaisseaux du Roi. Je trouve qu'il n'y a rien à répondre à cela.

Voyez quelle adresse d'avoir lié cette affaire à la défense du Royaume, aux intérêts du commerce; moi qui vois la marine en grand, & qui ai des vues sur elle, je n'ai pu résister à ce trait de lumiere.

MONTMICY.

Il faudra que je me fasse de ses amis. Car je n'ai pas été trop content de la peinture qu'a fait l'ami du peuple de la maniere dont j'ai lancé ma Préalable. La Préalable a, je l'avoue, de grands charmes pour moi. Cela évite les discussions, & met tout le monde d'accord. Si l'on avoit lancé la Préalable dès la premiere séance de l'assemblée, nous ne serions pas où nous en sommes.

MOLA.

Pour moi, quand je me permets de faire le Ciceron, j'ai toujours bien de la peine à me défendre de la division. C'est ma partie. Cela donne double besogne, & developpe le caractere.

CATEPANE.

Plusieurs de mes amis m'ont conseillé de me livrer à l'amandement; mais c'est un travail pénible, pour lequel je ne me suis pas senti bien disposé.

ALMENANDRE.

Quant à moi, j'ai senti que lorsque tout le monde avoit pensé & discuté, la partie de la rédaction me meneroit loin, aussi ai-je cru quelque temps que j'allois être secrétaire d'état.

MOLA.

J'avoue que je préfere à tous les ministeres la gloire que s'est acquise le grand Banaver, le jour où par

ſon éloquence ſublime & touchante, il a conſolé en quatre mots toute la France des prétendus attentats commis ſur Foulon & Berthier. Je n'ai d'autre ambition que la gloire de l'éloquence, je balancerois entre la campagne des annonciades & un bon mot de Romeſtierre.

CATEPANE.

Mais tu n'envies pas autant les rôles de Mounier, Lalli & Bergaſſe.

MOLA.

Ah! ce ſont de grands gueux.

MONTMICY.

Meſſieurs, voici une motion que je propoſe en peu de mots. Allons à l'opéra.

MOLA.

Je ſuis de l'avis du préopinant.

CATEPANE.

Quoi, Mola, il faut te huer ſur une motion de ce genre là. Il falloit dire : j'appuie la motion, puiſque tu parlois le ſecond ; c'eſt à moi à être de l'avis du préopinant. Apprends au moins à les former.

ALMENANDRE.

Meſſieurs, la délibération eſt unanime; car je donne ma voix pour la motion; ainſi, partons.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BIMAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

TA douleur, cher Pecheillar, allarme mon cœur

PECHEILLAR.

Tes allarmes ne ſont que trop bien fondées. Tout eſt manqué. Le déteſtable dévouement du roi, ſa perfide humanité ont déjoué l'intrigue la mieux ourdie.... Mais à quoi ſert-il de te détailler nos déſaſtres.

BIMEAURA.

Ah! parles, je t'en conjure, il eſt important de m'inſtruire.

PECHEILLAR.

Eh bien! apprends en peu de mots que cette colonne redoutable d'hommes déguiſés, de ſoldats armés, d'artillerie menaçante, n'ont pu ébranler le monarque dans ſa réſolution, il s'eſt préſenté à ſon peuple avec la confiance d'un pere. Nous avons répandu beaucoup de ſang pour exciter au carnage mais les gardes-du-corps ſe ſont laiſſé maſſacrer ſans ſe défendre, victimes de leur modération & de leur obéiſſance. Rien n'a plus dérangé nos plans, que

ce ridicule caprice, que les ariſtocrates appellent un ſentiment noble & généreux, auquel les gardes-françoiſes ſe ſont abandonnés pour arracher à une juſte mort les ennemis de la patrie. Cependant, au milieu de ce déſordre, nous avons pénétré juſques dans l'appartement de la reine; les aſſaſſins, juſqu'à ce moment, ont ſoutenu leur réſolution : ſi tu ſavois quel homme entretenoit leur féroce courage! enfin nous arrivons auprès du lit royal, dix lances & vingt poignards ſe levent à la fois;.. la reine s'étoit ſauvée, elle avoit trouvé un refuge dans les bras de ſon époux. Nous n'avons pas cependant encore renoncé à notre entrepriſe. Trois fois nous l'avons appellée ſur le balcon, & trois fois ſois ſon courage & cet air de majeſté qui brille en ſa perſonne a déconcerté les conjurés... Les traîtres n'avoient plus ni ame ni bras, pour vouloir & pour agir... L'armée s'eſt enfin emparée de la perſonne du roi & de ſa famille, ils entrent dans la capitale.

BIMEAURA [*avec déſeſpoir*].

Ainſi Yetafet triomphe, & le monarque va voir augmenter l'amour de ſes ſujets! Tout eſt donc perdu!... Mais, non, il me reſte encore un parti puiſſant, l'intrigue & la terreur.

PECHEILLAR.

Voici une lettre qu'un de nos fideles m'a chargé de te remettre en mains propres.

BIMEAURA.

Donne vîte... [*il la lit bas & finit haut*].

. . . . . .

. . . . . .

» Traître ! je pars. Tu accuſeras ſans doute mon » courage. Mais j'aime mieux avoir l'apparence de » la foibleſſe, que de me couvrir avec toi de la » gloire des ſcélérats.

Le monſtre ! tout m'abandonne à-la-fois.

SCENE II.

MOUNIER, BIMEAURA, PEYCHEILLAR.

MOUNIER.

Tu triomphes, Bimeaura, des nouveaux déſordres qui affligent la France !

BIMEAURA [*à part*].

Je triomphe ! j'ai la rage dans le cœur !

MOUNIER.

Le malheur rend peut-être injuſte ! mais ton nom accompagne toujours les gémiſſemens de la France déſolée.

BIMEAURA.

Je m'embarraſſe peu de ce que diſent les ennemis de la liberté.

MOUNIER.

Les ennemis de la liberté ! ah, Bimeaura, ſonges que c'eſt moi qui te parle ; & l'homme qui a le courage de braver le deſpotiſme du crime, eſt plus digne que toi de la liberté.

BIMEAURA.

Pourquoi donc te trouvons-nous toujours opposé aux vrais amis du peuple.

MOUNIER.

Je ne me flatte point ici de t'instruire ou de te convertir. Tu sais mieux que moi, qu'un homme impartial ne peut confondre la liberté avec la licence d'un parti & les excès du peuple. Tu sens que nous ne pouvons pas croire à la liberté, lorsque le premier citoyen de l'état gémit dans les rigueurs de la captivité; lorsque la force protectrice est anéantie de toute part; lorsque la démocratie, incompatible avec notre population, notre position géographique & nos mœurs, est la seule ressource qu'on nous offre, après l'anarchie dans laquelle nous sommes plongés; la liberté existe, dit-on, dans la balance des pouvoirs, & juge de quel côté panche la balance, puisque de simples femmes ont suffi pour priver même de la liberté, le monarque qui doit contre-balancer les excès de l'autorité populaire; tu sens que lorsque la liberté, que tu prétends avoir conquise, n'est qu'une calamité publique, il est impossible de ne pas regretter celle qui nous étoit offerte & que nous obtenions sans convulsions.

BIMEAURA.

Je reconnois-là les derniers regrets de l'aristocratie expirante, & qui ne peut rendre hommage à l'autorité souveraine du peuple.

MOUNIER.

Ce n'est pas à moi sans doute que tu comptes en imposer par cette ridicule expression. Réserves tes

reſſorts uſés pour ce peuple malheureux que tes intrigues agitent. Sans doute il m'eſt démontré qu'il faut que le peuple regne pour que les ſcélérats intriguans ſoient maîtres. Tu ne t'es fait tribun que parce que tu ne pouvois être deſpote ; & ces prétendus ariſtocrates ſont ſi éloignés de te diſputer l'autorité que tu veux acquérir, que s'il étoit poſſible de rappeller le deſpotiſme, qui pour jamais a fui ces contrées, ils te rapprocheroient du trône. Au reſte, je ne me diſſimule pas tes ſuccès. Toi & tes coupables adhérans, vous n'avez que trop bien joué votre rôle ; vous avez ſupplanté ceux qui exerçoient l'autorité, pour vous mettre à leur place ; l'édifice de votre puiſſance s'éleve au milieu des ruines ; le ſang a cimenté vos trophées, mais ſonge que les larmes peuvent les diſſoudre. Le dernier terme de l'autorité eſt ſouvent la perte des ambitieux, actuellement que vous l'avez toute acquiſe....

BIMEAURA, (*à part*).

Toute acquiſe ! ce mot eſt cruel, au moment où elle m'échappe !

MOUNIER

Nous allons voir quel uſage vous en ſaurez faire. Crois-tu que la liberté ne répugne pas à ces recherches inquiſitoriales, à ces délations, à ces entraves qui gênent, & l'opinion & la marche des citoyens. Il eſt plus dangereux d'approfondir la conduite de nos démagogues, que celle de nos anciens deſpotes. Enfin je ſuis un citoyen comme toi, libre comme toi, & il me faut une eſpece de courage pour dire que je déſaprouve tes principes.

Je crois que tu bouleverſes ſans précaution ma triſte

triſte patrie, & je ne puis éclairer mes concitoyens! ſi tu ne deſirois que le bonheur de la France, pourquoi étouffer nos voix au lieu de juger nos principes. Crois-tu que la fureur & l'emportement ſoient des ſituations faites pour des légiſlateurs? Nous eſpérions une conſtitution ſage d'un pouvoir légiſlatif, & nous ne devons plus attendre qu'une révolution funeſte d'un pouvoir convulſif.

Tout eſt à-la-fois ébranlé, tout eſt à l'eſſai dans l'empire, les paſſions s'agitent dans tous les ſens, c'eſt ſur ce fond mobile que tu compromets les deſtinées de la France, que tu prétends élever tout-à-coup un édifice où nos mœurs, nos habitudes & nos ſentimens ſeront également contrariés. Ah! rends au charlataniſme la magie des ſurpriſes, & que la ſaine politique déploie avec ſageſſe l'art heureux des tempéramens!

BIMEAURA.

Il n'eſt pas juſte que je reçoive ſeul cette bordée de patriotiſme; j'en abandonne le reſte à l'ambitieux qui ſe préſente.

SCENE III.

MOUNIER, YETAFET.

MOUNIER (*à Bimeaura qui ſort*).

OUI, ſans doute, je n'ai pour tous les hommes qu'un poids & une balance.

YETAFET.

Ce n'eſt pas moi, j'eſpere, que vous confondez avec ce traître.

MOUNIER.

Yetafet, vous n'attendez pas de moi, que dans ce moment d'attentat de tous genres, je déguise mes opinions : plus vous avez élevé votre puissance, plus j'exhale ma liberté & mon courage.

YETAFET.

Que dites-vous de ma puissance? Je ne fais qu'obéir au peuple qui commande.

MOUNIER.

Je suis familiarisé avec le langage du démagogue; il doit attribuer tout au peuple qu'il conduit. Mais enfin, Yetafet, vous n'espérer pas pouvoir étouffer ce cri qui vous demandera éternellement compte de la liberté de notre roi; vous direz sans doute un jour pourquoi vous avez ignoré seul dans Paris les mouvemens du peuple; pourquoi vous avez assuré que tout étoit calme, au moment où on alloit tout égorger. Je ne vous dirai qu'un mot. On vous avez fomenté ces derniers troubles, & vous êtes un traître; ou vous les avez ignorés, & vous êtes un général incapable. Il faut ici sacrifier votre conscience ou votre amour propre. Je vous abandonne peut-être aux déchiremens de l'un & de l'autre.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

YETAFET, (*seul*).

Ils ne m'ont que trop deviné ! j'espérois conserver ma popularité & mon crédit... L'un & l'autre

ſont également compromis ; je n'ai trompé ni le monarque, ni le peuple, & dans cette affreuſe journée, j'ai donc uniquement ſervi les intérêts de Bimeaura.

SCENE V.

LA PEYROUSE, YETAFET.

LA PEYROUSE.

YETAFET, je me mets ſous ta ſauve-garde. J'ignore tous les nouveaux uſages de ma patrie, & mes moindres actions deviennent des crimes. Sauve-moi des périls où mon ignorance me plonge.

YETAFET.

Ton embarras me touche & tes peines ne dureront pas long-temps. Je te fais caporal dans la milice, endoſſe l'uniforme, alors tu pourras agir & parler. Rends compte de tes travaux à l'aſſemblée, & peut-être obtiendras-tu pour récompenſe l'honneur d'aſſiſter à une de ſes ſéances. Adieu.

SCENE VI.

LA PEYROUSE, (*ſeul.*)

VOILA donc le terme de mes travaux pénibles. Mais je dois m'oublier moi-même au milieu des malheurs qui accablent mon roi.

SCENE VII.

LA PEYROUSE, O PARIA.

O PARIA (*tout couvert de rubans*).

PARTONS pour la France, capitaine ; partons ; je viens de voir apprêter le repas de nation ! des têtes sanglantes ! des cadavres déchirés ! c'est quelque bête féroce qui vit de chair humaine ; partons pour la France. Partons.

LA PEYROUSE.

D'où vient cet accoutrement nouveau ?

O PARIA.

C'est un préservatif contre sa voracité.

LA PEYROUSE.

Oui, partons, o Paria, fuyons ces terribles contrées. Je croyois y recevoir un autre accueil, & si tout le monde n'est pas dupe, la découverte des gens qui profitent de cet affreux bouleversement, sera le problême dont la solution occupera mes vieux jours.

FIN.

PERSONNAGES.

BIMEAURA. } *Conjurés du grand*
PECHEILLAR. } *College.*

CATEPANE. }
MONTMICY. } *Conjurés du petit*
MOLA. } *College.*
ALMENANDRE. }

MOUNIER, *citoyen vertueux.*

LAIBIL; *on ne sait pas bien ce que c'est encore.*

YETAFET, *Officier.*

LA PEYROUSE, *Voyageur.*

O PARIA, *Indien.*

Mdc. DU CLUB, *Maîtresse d'auberge.*

M. GARDE-RUE, *Sergent.*

SOLDATS.

TROUPE DE BRIGANDS, *soi-disant nation.*